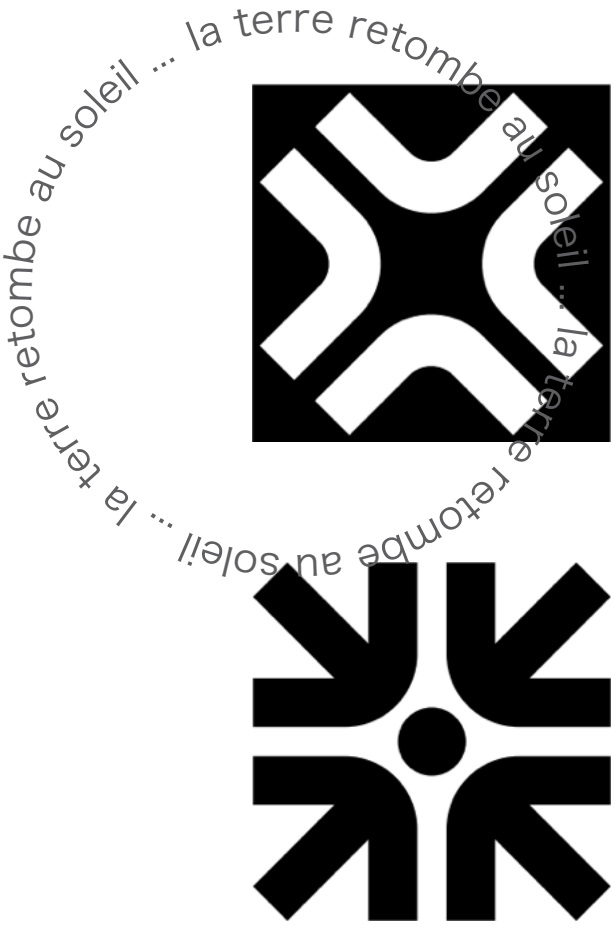
la terre retombe au soleil

02 juillet
⊕ 19 juillet 2025

vernissage ◯ mercredi 02.07.2025
17h · 21h

commissariat ◯ **clome**
(Master 2 professionnel
« L'art contemporain
et son exposition »
Sorbonne Université)



CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE MALAKOFF, site de la Supérette
28, boulevard de Stalingrad 92240
Malakoff

entrée libre ouvert du mercredi au samedi, 14h · 18h

Avec les œuvres des étudiants et étudiantes de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris et de l'Ecole des Arts Décoratifs-PSL : Ilaria Andreotti, Paola Bazelaire--Ferré, Alice Coquelle, Maëlle Lucas-Le Garrec, Oskar Fougeirol Lété, Céline Groman, Liselor Perez, Lou Rappeneau, Kaspar Ravel, Apolline Regent, Antonin Sambussy, Emilia Shine & Pierre Sérot

contacts

◯ maison des arts
maisondesarts@ville-malakoff.fr
01.47.35.96.94

◯ clome
collectifclome@gmail.com
ig @clomebonjour

◯ presse & visuels
Louise Pacini
06 40 75 30 92

sommaire

communiqué de presse + ... page 3
notre affiche + ... page 4
la supérette + ... page 5
la terre retombe au soleil + ... page 6
les épisodes + ... page 7
les artistes + ... page 8
le catalogue + ... page 12
le rendez-vous + ... page 13
informations pratiques + ... page 14
nos partenaires + ... page 15
visuels + ... page 16

communiqué de presse

La terre retombe au soleil est la première exposition de clome. Présentée du 2 au 19 juillet 2025, elle réunit treize artistes issu·es de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris et de l'École des Arts Décoratifs-PSL.

Pensée en écho au programme *Un centre d'art nourricier* porté par le centre d'art contemporain de Malakoff, cette exposition s'inscrit dans un espace particulier : la supérette, ancien commerce de proximité aujourd'hui transformé en espace de résidence. Ce lieu hybride, chargé de mémoire et en constante transformation, devient le point de départ d'une réflexion sur les discours annonciateurs de l'effondrement.

Lieu-refuge dans les récits de science-fiction, décor de survie dans les jeux vidéo ou le cinéma, la supérette abandonnée active des imaginaires de crise, de transformation et de recommencement. En investissant cet espace, clome propose d'explorer collectivement un ensemble de scénarios de réaction face à un monde en rupture.

L'exposition se déploiera en trois épisodes : *Ailleurs si j'y suis*, *J'aimerais mieux ne pas* et *Je te revois avant ?*. Ces volets, distincts mais liés, construisent une narration non linéaire où les œuvres se succèdent, se répondent et se transforment. Ensemble, elles interrogent les effets de cette rhétorique du catastrophisme : la fiction comme échappatoire, le refus d'agir, la nécessité de réinvestir le présent pour ne pas se laisser aveugler par des projections spectaculaires.

Une programmation artistique viendra activer l'exposition tout au long des dix-huit jours : performances, discussions, banquet et lectures. Un programme de médiation accompagnera également le projet, afin de favoriser la rencontre avec les publics franciliens, et plus particulièrement les habitant·es de Malakoff.

La terre retombe au soleil invite à penser la création comme un espace de résistance, de récit et de réinvention, un lieu où artistes et publics peuvent imaginer ensemble d'autres manières d'habiter le présent.

clome

clome est une association née de l'élan commun de onze jeunes commissaires d'exposition, réunis par le désir d'accompagner les artistes de leur génération.

Créé dans le cadre du **Master professionel « L'art contemporain et son exposition » de Sorbonne Université**, clome porte une vision engagée de la jeune création.

clome expose des artistes émergent·es dans une dynamique d'échange et de soutien, à la fois artistique et structurelle, pour faire de chaque exposition un lieu d'échange, d'écoute et de co-construction.

Chaque projet s'ancre dans un territoire et entre en résonance avec lui. **clome** conçoit l'exposition comme un espace d'expérimentation, un terrain situé où les pratiques se rencontrent et se transforment.

Les projets de **clome** reposent sur la coopération, l'horizontalité, la porosité. Les formes d'exposition sont pensées pour être traversées, vécues et investies par les artistes comme pour les publics.

clome n'est pas une structure figée, mais un écosystème en mouvement, une tentative collective pour penser autrement le soutien à la création contemporaine.

Cette exposition s'inscrit dans le cadre d'un projet de partenariat entre le centre d'art contemporain de Malakoff, Sorbonne Université, l'École des Arts Décoratifs-PSL et l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. ◯ Un projet réalisé avec le soutien du Crous (Contribution Vie Étudiante et de Campus), de la Commission CVEC « initiatives étudiantes » de Sorbonne Université et de la Ville de Paris – Maison des initiatives étudiantes, et avec le soutien de l'Association des Amis de la Maison des Arts de Malakoff.

la supérette

centre d’art contemporain de Malakoff, site la supérette

Au sud de Malakoff, il y a une supérette qui n’en est plus une.

Au pied d’un groupe de logements, cet ancien commerce a été transformé en espace de résidence : la supérette, site du centre d’art contemporain de Malakoff, lieu que nous investirons en juillet 2025.

Les modules et les actions mis en œuvre à la supérette s’inscrivent dans le projet un centre d’art nourricier. L’espace y prend le contre-pied de sa fonction marchande pour devenir un lieu de création, de réflexion et d’expérimentation collective. Le programme engage le centre d’art à inscrire ses expositions dans une démarche sociale, territoriale et écologique.

la terre retombe au soleil ⊕

Par un accident survenu dans le système de la gravitation, rapidement la terre retombe au soleil et tend à lui pour s'y refondre.
Présence de la mort, C.F. Ramuz (1922)

Si la science-fiction s'appuie sur des conjectures scientifiques ou technologiques pour fonder de zéro un autre monde ou précipiter l'existant vers sa fin, elle illustre surtout ce qui semble être un besoin collectif de fuite en avant. L'écroulement total de l'espace que nous traversons serait le seul événement permettant d'échapper au système politico-économique occidental – « peut-être cela est-il dû à une faiblesse dans notre imagination[1] ». Des vitrines des librairies à la pénombre des cinémas, l'omniprésence de la science-fiction autant que du post-apocalyptique témoigne de l'impossibilité d'habiter ce monde dont l'effondrement, s'il est annoncé dans un moment à venir, est en réalité latent. Alors fuir, mais fuyant, chercher quoi ?

Depuis les années 1920, l'essor de la science-fiction révèle un nouveau rapport au temps, non plus linéaire mais figé dans un état de sidération collective. Le présent n'est plus un temps à investir : nous nous défaisons de lui, coincés entre un passé traumatique qui ne prédit que le pire et un futur dont nous ne voulons pas. L'absence du présent fige le corps dans l'attente de sa condamnation. Nous arrivons à peine à replier le genou, à bouger le doigt : le temps n'existe plus comme un seuil mais comme une porte fermée, plus comme une étendue que l'on habite mais comme un lieu où l'on s'enlise.

Pourtant, « pour une grande part de l'humanité, la fin du monde a déjà eu lieu[2] ». Le paradoxe de l'effondrement se situe à cet endroit où, vivant dans l'angoisse de son imminence, nous devenons aveugles à celui qui se joue actuellement. L'historien et politologue Achille Mbembe écrivait en 2016, au nom des apatrides, immigrés, victimes du colonialisme et du capitalisme[3], que la « question n'est plus de savoir comment vivre dans son attente, mais comment vivre au lendemain de sa fin[4] ». Si la condamnation du futur nous semble appartenir à un moment à venir, c'est alors en raison d'une rhétorique occidentale autocentrée à plusieurs échelles : l'effondrement serait celui du système occidental, de la classe moyenne blanche, de la classe bourgeoise. Le discours collapsologique ne remet pas en cause ces privilèges ; pire, il les alimente.

C'est cette rhétorique du catastrophisme que nous cherchons à adresser dans l'exposition. L'avertissement contre le grand effondrement (celui qui balayera l'herbe et le sable, détruira les rames de métro, rasera le sol sous nos pieds) appartient au domaine du discours. Comme examiné dans l'article « Est-il trop tard pour l'effondrement ?[5] », ce discours produit des effets et influence la manière dont nous nous comportons, dont nous cherchons à nous armer contre ce qui nous touche déjà sans que nous ne le sentions.

épisode 1 ailleurs si j'y suis

Le premier épisode de l'exposition explore le premier effet de la rhétorique du catastrophisme : l'impossibilité de projection collective dans l'avenir et la nécessité d'inventer de nouveaux mondes et de nouveaux systèmes. L'épisode devient le théâtre de ces fictions, de ces systèmes ré-appris à zéro, recréés depuis le rien. L'écroulement des systèmes connus et leur dépassement par la fiction autorisent l'invention de nouvelles utopies, de nouveaux lieux à habiter : des espaces où l'effondrement a eu lieu, des espaces où l'effondrement n'aura jamais lieu, des espaces que nous tentons d'investir en rêve sans jamais pouvoir les toucher.

épisode 2 j'aimerais mieux ne pas

Le deuxième épisode examine quant à lui le désemparement, la « passivité fébrile et repliée[6] » et la « désolation stérile[7] » engendrées par un tel discours. Le coude se fige, la plaie se creuse et, fatigué, le corps s'assoit : c'est que la condamnation du monde éloigne de tout élan, de tout espoir. La supérette accueille les corps et les esprits que le système politico-économique occidental a épuisés. Les corps s'allongent, le regard se déplace vers les coins, la respiration se fait enfin. La fatigue se déjoue du sentiment de faute et de toute improductivité. Il y a le regard, la contemplation, le repos : les œuvres investissent « les plis et les replis, les trous et les interstices, les bords et les marges[8] », observent le monde et les effondrements qui s'y jouent laissent échapper un soupir.

épisode 3 je te revois avant ?

Le troisième épisode considère enfin les catastrophes en cours ; celles qui se jouent dans le présent, qui proviennent du passé. Le discours collapsologique constitue en ce sens une image-écran[9] empêchant de considérer ce qui se passe alentour, dépolitisant l'individu. La catastrophe est annoncée, il n'y a plus rien à faire : comment réinvestir un présent dont le corps est encore chaud sous la terre ? Les images ne sont plus celles d'un futur spectaculaire, d'un monde décharné : elles sont à l'inverse flottantes, inquiètes, ancrées dans le présent. Ces images d'imminence[10] ouvrent un espace de repolitisation. Il ne s'agit plus d'imager le grand effondrement mais bien d'en saisir les spasmes dans le présent. L'épisode ne se situe pas après l'effondrement, mais au seuil de celui-ci : dans la frontière non encore franchie, là où l'action demeure encore possible. Le présent est investi dans un dernier mouvement : de lui se construit et se détruit un espace plus grand encore.

[1] "It seems to be easier for us today to imagine the thoroughgoing deterioration of the earth and of nature than the breakdown of late capitalism ; perhaps that is due to some weakness in our imaginations." dans : Frederic Jameson. *The Seeds of Time*, New York, Columbia University Press, 1996, p. 11.
[2] Achille Mbembe. *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016, p. 44.
[3] Ariel Kyrou et al. « De la pluralité des fins du monde : les voies de la science-fiction », *Multitudes*, n° 76, 2019, pp. 104-112.
[4] Achille Mbembe. *Politiques de l'inimitié, op. cit.*
[5] Laurence Allard et al. « Est-il trop tard pour l'effondrement ? », *Multitudes*, n° 76, 2019, pp. 53-67.
[6] *Ibid.*
[7] *Ibid.*
[8] Ariel Kyrou et al. « De la pluralité des fins du monde : les voies de la science-fiction », *op. cit.*
[9] Une image-écran est une image qui se donne à voir comme un accès au réel, mais qui en réalité le masque, le remplace ou en détourne la perception. L'image-écran montre pour mieux dissimuler, simule sans représenter et fascine tout en empêchant de penser.
[10] Laurent Gerbier et al. « Penser l'iconotexte de l'effondrement : une image de l'imminence », *Multitudes*, n° 76, 2019, pp. 114-119.

les artistes

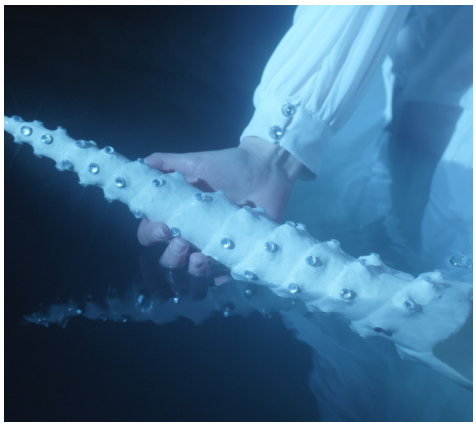
Ilaria Andreotti

atelier Dominique Figarella
École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris

Ilaria Andreotti développe une pratique à la croisée du texte, de la performance et de la vidéo, où des personnages sans contour fixe tentent de naviguer dans des mondes instables, absurdes et saturés de langage. À travers des scènes fragmentées, elle interroge notre manière d'habiter un monde trop plein de récits creux, de formules toutes faites, de gestes ritualisés. Emballages, objets fragiles et mots vides deviennent les matériaux d'un théâtre du doute, où l'on cherche à faire tenir quelque chose malgré l'effondrement du sens. Ilaria ne cherche pas la sortie, mais investit l'à-côté : ce qui déborde, échappe, se répète et insiste.

Paola Bazelaire--Ferré

atelier Art Espace
École des Arts Décoratifs-PSL



Dans *Eurydice merci, j'ai refermé la plaque* (2025), Paola Bazelaire-Ferré réinterprète le mythe d'Orphée et Eurydice à travers une installation multimédia et un opéra expérimental. Filmée dans les souterrains de Paris, sa vidéo donne voix à Eurydice, personnage traditionnellement réduit au silence. L'artiste mêle autofiction et récit mythologique, explorant les Catacombes comme un territoire symbolique et poétique. Sa voix lyrique s'harmonise avec les sons minéraux du lieu (pierres, gouttes d'eau), tandis que ses poèmes murmurés s'inspirent d'une littérature souterraine et féministe, comme Monique Wittig.

Alice Coquelle

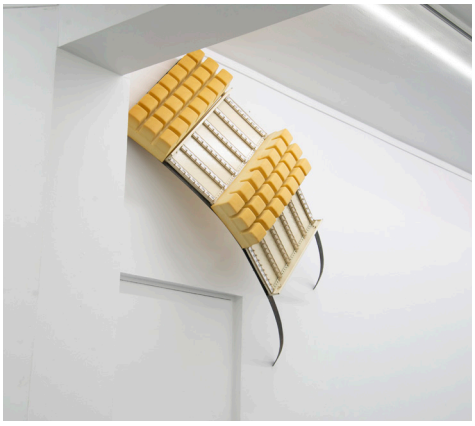
atelier Art Espace
École des Arts Décoratifs-PSL

Alice Coquelle imagine des fictions collectives et sensibles, où textile, performance et science-fiction se rencontrent pour reconfigurer notre manière d'habiter le monde. Nourrie par des récits intimes et des échanges en cercle de parole, sa pratique convoque le soin, la lenteur et l'attention au détail comme actes de résistance. Ses costumes activables, membranes peintes à la main et ornées de motifs symboliques, deviennent les vecteurs d'un rituel partagé et d'une transmission secrète. Rejetant le mythe de la conquête spatiale, elle propose une utopie terrestre fondée sur le lien, l'écoute et la réparation.

Pierre Sérot & Emilia Shine

atelier Dominique Figarella
École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris

Entre la France et le Japon, Pierre Serrot et Emilia Shine échangent images et fichiers 3D qu'ils modifient tour à tour. Ce protocole crée des formes hybrides, loin de toute logique documentaire. Dans leur travail, la vérité n'est pas un objectif, mais un langage à détourner. En manipulant des outils techniques censés représenter fidèlement le réel, ils produisent au contraire des objets ambigus, chimériques. Ils revendiquent une vérité sensible et mouvante, où l'erreur, la fiction et l'intuition prennent le pas sur la preuve. Une manière de dire le monde autrement.



Maëlle Lucas-Le Garrec

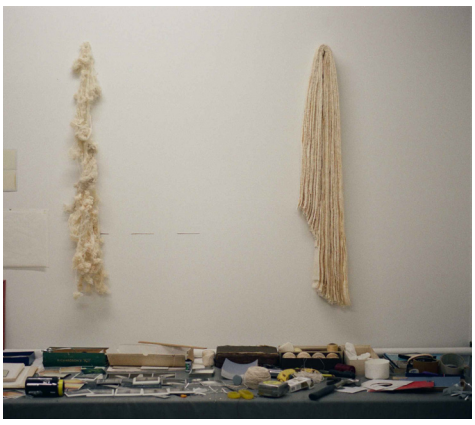
atelier Dominique Figarella
École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris

Maëlle Lucas-Le Garrec transforme objets et rebuts en sculptures où s'entrelacent mémoire, matière et imaginaire. Bois taillé, assemblé, gravé : chaque geste prolonge un savoir-faire artisanal et inscrit ses œuvres dans une filiation à la fois intime et collective. Ses installations convoquent chants traditionnels bretons, formes animales et figures hybrides pour interroger la transmission des récits et croyances populaires. En associant techniques de charpenterie, matériaux anciens et récits oraux, elle façonne une mémoire active, enracinée dans le quotidien autant que dans les légendes.

Oskar Fougeirol Lété

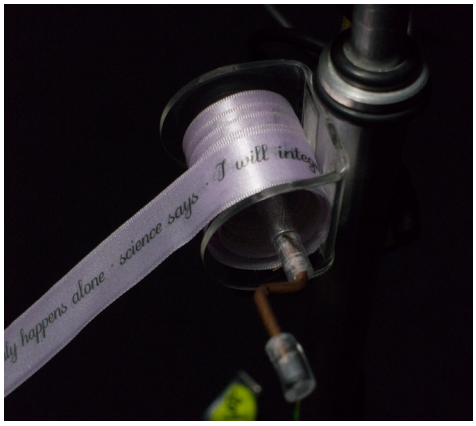
atelier Dominique Figarella
École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris

Oskar Fougeirol Lété intervient dans des espaces existants en opérant par soustraction plutôt que par addition. Il découpe, enlève et déplace des parties d'un lieu, révélant ce qui se cache derrière — tuyaux, murs, fenêtres — et réactivant ainsi l'espace entre présence et absence. Son travail joue sur la transformation de lieux figés en espaces mobiles, où chaque geste est une forme de soin qui dévoile les strates matérielles et mémorielles du site. En atelier, ces fragments prélevés deviennent sculptures retravaillées, conservant une charge nostalgique tout en invitant à une perception renouvelée de l'espace.



Céline Groman

atelier Art Espace
École des Arts Décoratifs-PSL



De ses observations, Céline Groman crée des poèmes topographiques. L'attention au monde en est toujours le point de départ. Le regard est appelé, se pose et déjà va ailleurs. Céline voit-ressent-écrit tout en même temps. Ses observations se gravent sur des objets : rubans, disques de verre, tissus, puzzles. Les mots y sont parfois presque invisibles, à lire du bout des doigts. Céline explore une écriture fragile, tactile, intime, où les émotions s'impriment dans l'espace. Céline donne à ressentir le lieu en créant des objets-poèmes, où la lecture devient une expérience physique, douce et silencieuse.

Liselor Perez

atelier Dominique Figarella
École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris

Liselor Pérez travaille autour des relations entre corps, langage et espace domestique. Ses œuvres mettent en scène des poupées et marionnettes suspendues entre mouvement et immobilité, qui remettent en question notre perception du réel. Elle utilise le tissu et les matériaux textiles pour explorer la mémoire et les strates du souvenir. Par ses installations et performances, elle interroge la frontière entre ce qui est réellement domestique et ce qui ne l'est que socialement. En détournant des objets et leur rapport à leur environnement, elle examine la tension entre liberté corporelle et enfermement dans l'espace.

Lou Rappenau

atelier Dominique Figarella
École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris

Lou Rappeneau travaille le langage comme une matière vivante et instable, mêlant texte, dessin et geste. Son œuvre explore les moments où les mots échappent ou se déforment, créant des zones d'incertitude où le langage hésite et se réinvente. Ses dessins et gravures, souvent répétitifs et tactiles, complètent cette réflexion en privilégiant le geste manuel et la matière. Par des détails récurrents — doigts, taches, trous — elle introduit une sensation de vie et d'inconfort, rompant avec la neutralité des espaces d'exposition. Lou invite le spectateur à sortir de ses habitudes perceptives, offrant un déséquilibre sensible qui ouvre à de nouvelles formes d'émancipation.

Kaspar Ravel

artiste résident de Sorbonne Université

À une époque où tout s'archive mais peu se transmet durablement, Kaspar Ravel explore d'autres manières de faire mémoire. Sa pratique mêle technologie, artisanat et écologie pour imaginer des formes de transmission capables de résister au temps. Kaspar crée des liens entre tissage ancestral et codage informatique, entre récit personnel et mémoire collective. Iel fabrique des objets hybrides – ni tout à fait numériques, ni totalement manuels – conçus pour parler aux générations futures. Sans rejeter la technologie, iel en critique les logiques d'obsolescence et d'accélération. Son travail propose une « technologie douce », plus lente, plus responsable.

Apolline Régent

atelier Dominique Figarella
École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris

Chez Apolline Régent, la peinture est un langage du présent, fragmentaire et intuitif. Son atelier est un terrain d'écoute et d'attention, où matières pauvres, couleurs sensibles et objets récupérés composent une cartographie poétique du présent. Elle assemble objets trouvés, gestes discrets et mots glanés pour composer des récits sensibles, empreints d'humour et de poésie. Chaque élément — trace, gribouillis, collage — témoigne d'une pensée en mouvement, d'une écologie de la trace qui refuse toute hiérarchie entre le brut et le transformé. Chez elle, la peinture n'est jamais un but, mais un langage pour habiter un monde vacillant. Une manière de résister doucement, en regardant autrement.

Antonin Sambussy

atelier Art Espace
École des Arts Décoratifs-PSL

Antonin Sambussy détourne des objets manufacturés – moules, haltères, sèche-mains – pour en révéler la charge sensuelle et normative. Dans ses sculptures, il rejoue les gestes industriels (modélisation 3D, moulage, soudure) afin de les travestir, brouillant leur usage et leur désirabilité. Ces formes, inspirées du sport, de l'hygiène ou du soin, portent la trace des corps qu'elles encadrent ou contraignent. Par le déplacement, la neutralisation ou l'hybridation, l'artiste révèle les injonctions à la performance qui traversent nos objets quotidiens. Il y oppose des espaces ambigus où le désir, la frustration, la surveillance et la résistance s'enchevêtrent

le catalogue

L'exposition *La terre retombe au soleil* est accompagnée d'un catalogue qui en incarne à la fois la conclusion et le témoignage.

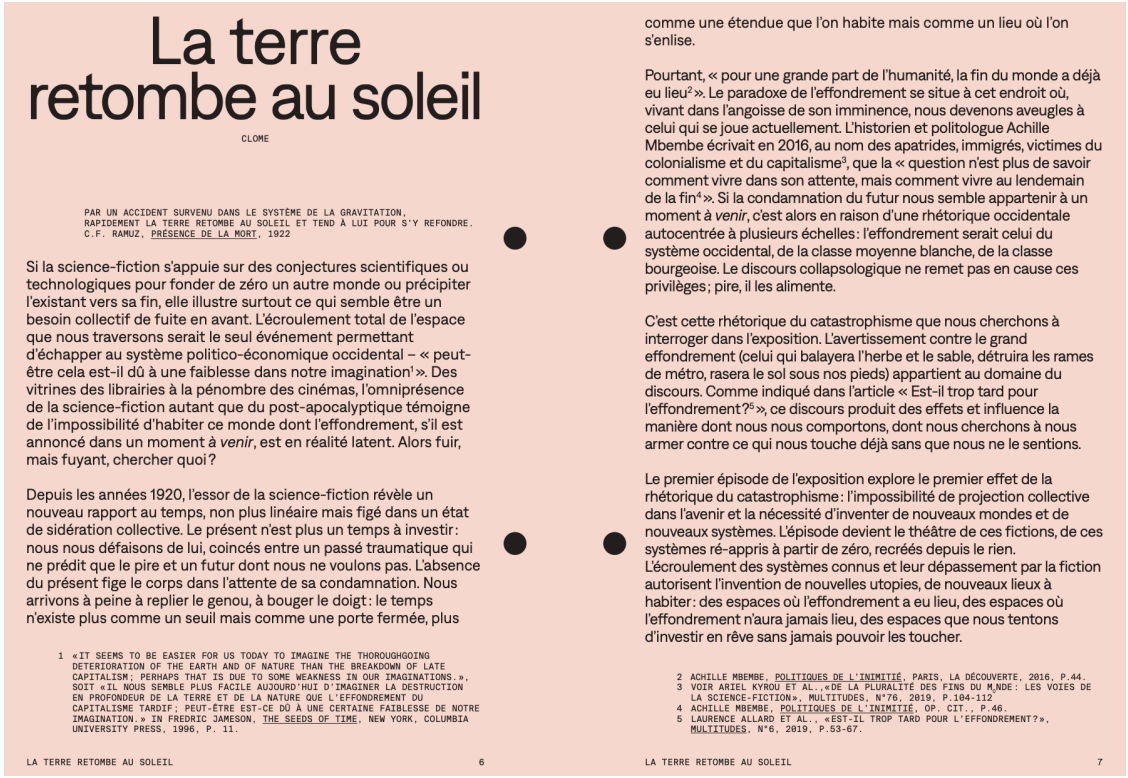
Fidèle au principe de modularité et d'interchangeabilité de clome, l'ouvrage adopte par le biais de son rabat et de ses perforations les codes visuels propres aux classeurs de tri commerciaux.

En termes de contenu, la structure tripartite de l'exposition a été conservée et se retrouve au sein de trois chapitres reprenant les titres des trois épisodes, identifiés sur le papier par des pictogrammes distincts.

Au sein de cet ouvrage sont regroupés les notices, images, textes officiels, introductions et contributions du commissaire **Andy Rankin** et du graphiste **Alex Balgiu** qui enrichissent et complètent le propos de *La terre retombe au soleil*.

La particularité de ce catalogue est son quatrième épisode qui s'incarne en plusieurs cartes blanches. En venant commenter ou contourner le propos de l'exposition, contributeur·ices, membres de clome et artistes exposé·es viennent habiter les marges de la publication en suggérant une lecture à contresens, un méta-épisode.

La terre retombe au soleil, 2025
À paraître le 02 juillet 2025
180 pages
Conception graphique : Agathe Charrel et Juliette Oudot



La terre retombe au soleil

CLOME

PAR UN ACCIDENT SURVENU DANS LE SYSTÈME DE LA GRAVITATION, RAPIDEMENT LA TERRE RETOMBE AU SOLEIL ET TEND À LUI POUR S'Y REFONDRE. C.F. RAMUZ, PRÉSENCE DE LA MORT, 1922

Si la science-fiction s'appuie sur des conjectures scientifiques ou technologiques pour fonder de zéro un autre monde ou précipiter l'existant vers sa fin, elle illustre surtout ce qui semble être un besoin collectif de fuite en avant. L'écroulement total de l'espace que nous traversons serait le seul événement permettant d'échapper au système politico-économique occidental – « peut-être cela est-il dû à une faiblesse dans notre imagination[1] ». Des vitrines des librairies à la pénombre des cinémas, l'omniprésence de la science-fiction autant que du post-apocalyptique témoigne de l'impossibilité d'habiter ce monde dont l'effondrement, s'il est annoncé dans un moment à *venir*, est en réalité latent. Alors fuir, mais fuyant, chercher quoi ?

Depuis les années 1920, l'essor de la science-fiction révèle un nouveau rapport au temps, non plus linéaire mais figé dans un état de sidération collective. Le présent n'est plus un temps à investir : nous nous défaisons de lui, coincés entre un passé traumatique qui ne prédit que le pire et un futur dont nous ne voulons pas. L'absence du présent fige le corps dans l'attente de sa condamnation. Nous arrivons à peine à replier le genou, à bouger le doigt : le temps n'existe plus comme un seuil mais comme une porte fermée, plus comme une étendue que l'on habite mais comme un lieu où l'on s'enlise.

Pourtant, « pour une grande part de l'humanité, la fin du monde a déjà eu lieu[2] ». Le paradoxe de l'effondrement se situe à cet endroit où, vivant dans l'angoisse de son imminence, nous devenons aveugles à celui qui se joue actuellement. L'historien et politologue Achille Mbembe écrivait en 2016, au nom des apatrides, immigrés, victimes du colonialisme et du capitalisme[3], que la « question n'est plus de savoir comment vivre dans son attente, mais comment vivre au lendemain de la fin[4] ». Si la condamnation du futur nous semble appartenir à un moment à *venir*, c'est alors en raison d'une rhétorique occidentale autocentrée à plusieurs échelles : l'effondrement serait celui du système occidental, de la classe moyenne blanche, de la classe bourgeoise. Le discours collapsologique ne remet pas en cause ces privilèges ; pire, il les alimente.

C'est cette rhétorique du catastrophisme que nous cherchons à interroger dans l'exposition. L'avertissement contre le grand effondrement (celui qui balayera l'herbe et le sable, détruira les rames de métro, rasera le sol sous nos pieds) appartient au domaine du discours. Comme indiqué dans l'article « Est-il trop tard pour l'effondrement ?[5] », ce discours produit des effets et influence la manière dont nous nous comportons, dont nous cherchons à nous armer contre ce qui nous touche déjà sans que nous ne le sentions.

Le premier épisode de l'exposition explore le premier effet de la rhétorique du catastrophisme : l'impossibilité de projection collective dans l'avenir et la nécessité d'inventer de nouveaux mondes et de nouveaux systèmes. L'épisode devient le théâtre de ces fictions, de ces systèmes ré-appris à partir de zéro, recréés depuis le rien. L'écroulement des systèmes connus et leur dépassement par la fiction autorisent l'invention de nouvelles utopies, de nouveaux lieux à habiter : des espaces où l'effondrement a eu lieu, des espaces où l'effondrement n'aura jamais lieu, des espaces que nous tentons d'investir en rêve sans jamais pouvoir les toucher.

1 « IT SEEMS TO BE EASIER FOR US TODAY TO IMAGINE THE THOROUGHGOING DETERIORATION OF THE EARTH AND OF NATURE THAN THE BREAKDOWN OF LATE CAPITALISM; PERHAPS THAT IS DUE TO SOME WEAKNESS IN OUR IMAGINATIONS. », SOIT « IL NOUS SEMBLE PLUS FACILE AUJOURD'HUI D'IMAGINER LA DESTRUCTION EN PROFONDEUR DE LA TERRE ET DE LA NATURE QUE L'EFFONDREMENT DU CAPITALISME TARDIF ; PEUT-ÊTRE EST-CE DÛ À UNE CERTAINE FAIBLESSE DE NOTRE IMAGINATION. » IN FREDRIC JAMESON, THE SEEDS OF TIME, NEW YORK, COLUMBIA UNIVERSITY PRESS, 1996, P. 11.

2 ACHILLE MBEMBE, POLITIQUES DE L'INIMITIÉ, PARIS, LA DÉCOUVERTE, 2016, P.44.
3 VOIR ARIEL KYROU ET AL.,«DE LA PLURALITÉ DES FINS DU M_NDE : LES VOIES DE LA SCIENCE-FICTION», MULTITUDES, N°76, 2019, P.104-112
4 ACHILLE MBEMBE, POLITIQUES DE L'INIMITIÉ, OP. CIT., P.46.
5 LAURENCE ALLARD ET AL., «EST-IL TROP TARD POUR L'EFFONDREMENT ?», MULTITUDES, N°6, 2019, P.53-67.

les rendez-vous

une exposition en trois épisodes

ailleurs si j'y suis, **du 02 au 05 juillet**
j'aimerais mieux ne pas, **du 09 au 12 juillet**
je te revois avant ?, **du 16 au 19 juillet**

vernissage

le **02 juillet** de 17h à 21h
performance de Céline Groman, horaire annoncé prochainement
performance d'Alice Coquelle, horaire annoncé prochainement
performance d'Ilaria Andreotti, horaire annoncé prochainement

programmation

le **12 juillet** de 13h à 18h
table-ronde animée par Mathilde Badie et clome
banquet artistique par Tipsy Dipsy

finissage

le **19 juillet** de 14h à 19h

médiation

le **9 juillet**
atelier « étranges nouveautés »
organisé par Alice Coquelle avec le centre aéré Paul Langevin

le **10 juillet**
atelier de poésie spatiale
organisé par Céline Groman avec le centre aéré Paul Langevin

le **11 juillet** à 16h
restitution festive des ateliers d'Alice Coquelle, Céline Groman et Magalie Vaz
visite guidée organisée chaque jour, sur demande.

informations pratiques

centre d’art contemporain de Malakoff
site la supérette
28, boulevard de Stalingrad 92240 Malakoff

accès
métro ligne 13
stations Malakoff-Étienne Dolet ou Châtillon-Montrouge
bus 68, 194, 388 ou tram ligne 6
arrêt Châtillon-Montrouge

horaires
du 02 au 19 juillet 2025
du mercredi au samedi 14h-18h
entrée libre

contact
maisondesarts@ville-malakoff.fr
01 47 35 96 94

clome
collectifclome@gmail.com
ig @clomebonjour

contact presse & visuels
Louise Pacini
06 40 75 30 92

nos partenaires

Cette exposition s'inscrit dans le cadre d'un projet de partenariat entre la Maison des arts de Malakoff, Sorbonne Université, l'École des Arts Décoratifs-PSL et l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Un projet réalisé avec le soutien du Crous (Contribution Vie Étudiante et de Campus), de la Commission CVEC « initiatives étudiantes » de Sorbonne Université et de la Ville de Paris – Maison des initiatives étudiantes, et avec le soutien de l'Association des Amis de la Maison des arts de Malakoff.

un projet porté par

— centre d'art contemporain de malakoff — maison des arts + supérette —

Ville de Malakoff

en partenariat avec

SORBONNE UNIVERSITÉ

école des arts décoratifs PSL

BEAUX-ARTS DE PARIS

et avec le soutien de

PRÉFET DE LA RÉGION D'ÎLE-DE-FRANCE
Liberté
Égalité
Fraternité

Direction régionale des Affaires culturelle d'Île-de-France

hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT

Région îledeFrance

Paris Habitat
vivre ensemble la ville

TRAM Réseau art contemporain Paris / Île-de-France

Association française DCA de développement des centres d'art contemporain

BLA! association nationale des professionnel·le·s de la médiation en art contemporain

VILLE DE PARIS

la Maison étudiante

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

Crous Paris

Financé par la cvec

Financé par la cvec

ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON DES ARTS DE MALAKOFF

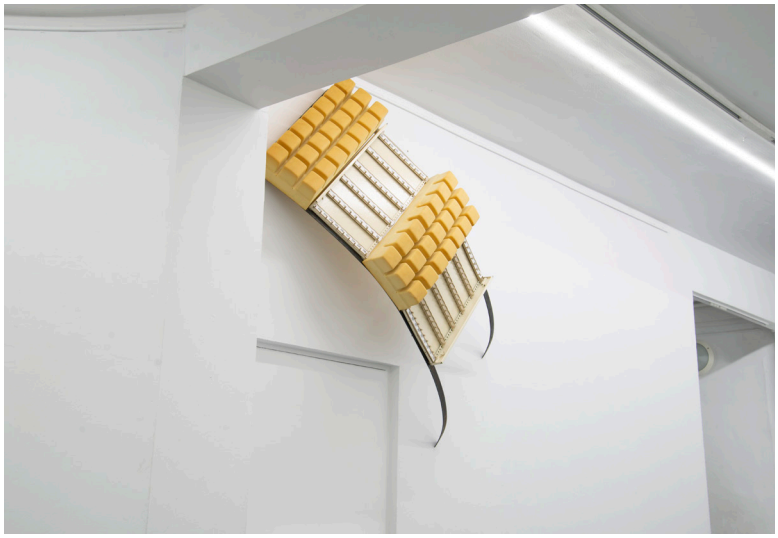
visuels

Vue de la librairie consultative site de la supérette. Crédits : centre d'art contemporain de Malakoff

Ilaria Andreotti, *Stationed in the Pacific Theater*, 2024. Vidéo en cours, 15 minutes. Photo : Ilaria Andreotti

Paola Bazelaire--Ferré, *L'Éclat d'Eurydice*, 2025. Photogramme, vidéo, 10 minutes. Photo : Paola Bazelaire--Ferré

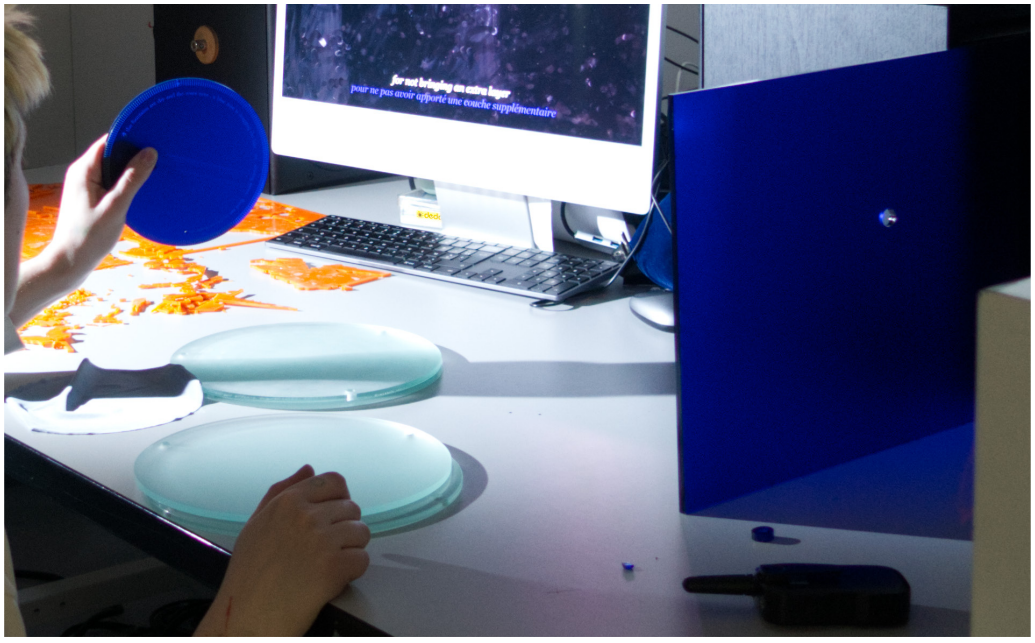
Alice Coquelle, *Rien n'a changé mais tout commence*, 2025 (détail), costumes, tissu teint, coutures, perles, coton, soie, dimensions variables, photo : Tangui Bidou



Emilia Shine, *Le plafond est tombé*, 2025, mousse anti-escarre, acier, boîte à clefs, dimensions variables, photo : Emilia Shine et Pierre Sérot

Maëlle Lucas-Le Garrec, *Il fallait vite escalader*, 2022, bois, ferronnerie, brique, 223 x 210 x 104 cm, photo : Maëlle Lucas-Le Garrec

Sans titre (Boîte-cabane), 2023. Tissus : coton, denim, dimensions variables. Crédits : Oskar Fougeirol Lété



Céline Groman, Tests pour *Supernatural Grace*, 2024. Performance dans une cabine de montage vidéo, gravure sur verre, gravure et découpe sur plexiglas, lecture dans talkies walkies, vidéo sur écran d'ordinateur, sublimation sur textile, dimensions variables, photo : Antonin Sambussy

Liselor Perez, *Petite lampe*, 2025, linge de maison, tissu, tissu sublimé, silicone, 110 x 50 x 50 cm, photo : Liselor Perez

Lou Rappeneau, ce *qui dort*, 2024, graphite, cendre sur papier, papier brûlé, verre, 21 x 29,7 cm, photo : Lou Rappeneau

Kaspar Ravel, *Fossile impossible*, 2024, ADN dans goutte d'eau dans un étui en verre, capsule d'aluminium, résine epoxy, 10 x 10 cm, photo : Kaspar Ravel

Apolline Régent, *Untitled Walls*, 2023, installation, Goldsmiths University, Londres, photo : Apolline Régent

Antonin Sambussy, vue d'atelier, insert en silicone, 2024, photo : Antonin Sambussy